

L'Aiglon

L'Auteur



* * * M. Edmond * * * * *

* * * * * ROSTAND * * *



M. Rostand

Phot. Reutlinger

Bien que très jeune, puisqu'il est né en 1868, M. Edmond Rostand est un homme fort célèbre : l'immense succès de *Cyrano de Bergerac* a procuré à son nom une renommée universelle.

M. Rostand est un poète du plus grand mérite, un poète exquis dont l'esprit raffiné, l'âme délicate, franche, sincère et vibrante trouvent des accents capables aussi bien d'aller droit au cœur des artistes que d'émouvoir délicieusement les foules. C'est un auteur dramatique des mieux inspirés, réunissant en lui les plus merveilleuses qualités de théâtre qu'il soit possible de rêver, aussi grand metteur en scène que metteur en œuvre. C'est, dans toute l'acception du mot, un pur et merveilleux artiste.

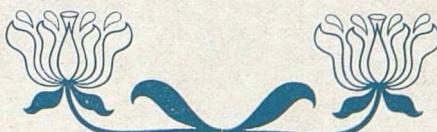
Les détails intimes de sa vie se réduisent à peu de choses : il vit surtout dans ses œuvres.

Natif de Marseille, issu d'une famille très connue et très estimée, M. Rostand commença dans cette ville ses études qu'il termina, à Paris, au collège Stanislas. Il fit son droit en publiant ses premiers

vers et débuta au théâtre (il avait alors vingt ans) avec le *Gant Rouge*, vaudeville en quatre actes, en collaboration avec Lée, qui fut représenté à Cluny en 1888. Trois ans plus tard, M. Rostand déposait ingénument chez Leclercq, le concierge du Théâtre-Français, le livret des *Romanesques*, gracieuse et charmante comédie qu'on vient de reprendre rue de Richelieu. Cette œuvre, présentée dans ces conditions, fut, chose extraordinaire, reçue par le Comité, le 14 juin 1892, et jouée le 21 mai 1894 : l'Académie Française le remarqua et lui décerna le prix Boirac (4.000 fr.), réservé à la meilleure pièce jouée durant l'année à la Comédie.

Puis ce furent la *Princesse Lointaine*, avec musique de scène de Gabriel Pierné, donnée par Mme Sarah Bernhardt à la Renaissance : cette magnifique *Samaritaine* si remplie de foi et d'expression profonde, également jouée à la Renaissance par Sarah, et enfin *Cyrano*, dont la première représentation fut fêtée comme un des plus beaux triomphes de l'art moderne français.

Aujourd'hui, c'est *L'Aiglon* qui porte aux nues le talent du jeune poète et affirme plus que jamais ses qualités maîtresses de metteur en scène hors ligne et de ciseleur incomparable de vers.



TOURNÉE DU THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT DE PARIS

Direction : M. Victor ULLMANN

L'AIGLON

Drame en 6 actes à grand spectacle, de M. Edmond ROSTAND

Représenté au Théâtre SARAH-BERNHARDT, le 15 Mars 1900

Metternich

Duc de Reichstadt

Flambeau

M. VOLNYS

Mlle Jane GRUMBACH

M. SCHUTZ

DISTRIBUTION

Mesdames

La Comtesse Camerata.	VALIA
Thérèse.....	S. SEYLOR
Marie-Louise.....	GIESZ
L'Archiduchesse.....	PARMENTIER
Fanny Essler.....	LA VOULZY
La Comtesse.....	LUNÉVILLE
La Grande-Maitresse..	E. RICHARD
Une D ^{me} d'honneur....	VERNEUIL
Olga, D ^{me} d'honneur....	LENÈCHEL
Une Paysanne.....	D'ARGELES
Une Archiduchesse....	RAPHAELLE
Un Masque.....	BERTHA
La Duchesse.....	D'ALSOFF
Un Domino.....	BOYER
Un Masque	AUBER
Une Paysanne.....	JAZON
Une Bergère.....	RICHARDET
Mina.....	LESTRADE
Demoiselle d'honneur....	BENTA
Une Paysanne.....	D'ALSOFF
Un Travesti.....	PERHNIS
<i>Messieurs</i>	
Général Hartmann	CHEVALIER
Foresti	AUBER
Morchain	LOTI
Sandor.....	JAZON

Messieurs

L'Empereur	CHEVALIER
Marmoni	RICHARD
Le Tailleur.....	DESMARES
L'Attaché français....	AMYOT
Prokesch	BARGÈS
Gentz.....	ROUssel
Tiburce.....	HABAY
Sedlinsky.....	BOSCHER
Un Officier.....	RETORNAY
Lord Cowley.....	ALEXANDRI
Le Docteur.....	MIGNAN
Bombelles	SÉNÉCHAL
Vicomte d'Otrante....	LYONEL
D'Obenaus.....	GERMAIN
Le Sergent.....	RICHARD
Un Policier.....	SAINT-ELME
Dietrichstein.....	VIARTOT
Pionet.....	CHARPENTIER
Un Montagnard.....	GERMAIN
Goubeau.....	MIGNAN
Le Chanteur.....	CHARPENTIER
Un Domino.....	D'ALOFF
Petit Archiduc.....	Petit JULIEN
Petite Archiduchesse...	Petite JEANNE

Archidiues, Archiduchesses, Maison militaire, Arcières, Gardes-nobles, Trabans, Officiers, Soldats, Infanterie autrichienne, Paysans croates et hongrois, etc.

Costumes et Accessoires du Théâtre Sarah-Bernhardt de Paris — Uniformes
de la Maison Gerbault-Duché. — Costumes
civils de la Maison Pighini. — Armes de la Maison Gutperle.



OPINION DE LA PRESSE

M. Henri Fouquier, dans le *Figaro* :

La soirée d'hier marquera une date dans l'histoire du théâtre de notre temps. *L'Aiglon* n'est pas seulement un magnifique succès pour le théâtre, le poète et son interprète, c'est encore une évolution, plus accentuée que dans *Cyrano de Bergerac*, que le drame historique accomplit pour se rapprocher de l'épopée. L'imagination du poète, s'affranchissant des règles ordinaires du théâtre, a grandi le cadre du drame romantique. Des apparitions classiques, nous sommes arrivés, dans le tableau de Wagram, à une sorte d'évocation des âmes, qui est une chose puissante, d'un artifice ingénieux et neuf. L'histoire apparaît à nos yeux avec ses mystérieux dessous, non les dessous de l'anecdote, mais ceux de la loi, inconnus mais pressentis, qui régit les choses humaines. C'est cette échappée sur le mystère de la vie qui m'a frappé d'abord dans l'œuvre, comme une chose d'une beauté absolue et encore inédite à la scène.

M. Léon Kerst, dans le *Petit Journal* :

L'Aiglon est une œuvre splendide, d'une vaillance, d'une générosité, d'une jeunesse inouïes; et le poète qui l'a signée est grand entre les plus grands.

L'Aiglon n'est pas autre chose que l'apologie en six actes de Napoléon I^r. De pièce, il y en a à peine. Tout l'immense plaisir qu'on y éprouve résulte de la maîtrise incomparable avec laquelle l'auteur

utilise le moindre épisode, inventé par sa seconde imagination, pour en faire un « morceau » achevé, un bijou rare, ciselé de telle sorte que l'art du joaillier l'emporte constamment.

M. Catulle Mendès, dans le *Journal* :

Applaudissements, acclamations, trépignements, tout un beau délire de fête! voilà comment le drame romantique est mort. Idéal dans la *Princesse lointaine*, sacré dans la *Samaritaine*, précieusement sentimental et picareusement héroïque dans *Cyrano de Bergerac*, le voici, dans *L'Aiglon*, pareil à la fois à une chronique shakespearienne et à un rêve d'histoire. Pour ceux dont ce fut le noble soin de ne pas laisser s'éteindre, après les matières qui l'allumèrent, le flambeau romantique, la joie est profonde de le voir rayonner encore avec tant de splendeur dans la nouvelle main qui le secoue éperdument, et quelle aurore éclatante et charmante pour le siècle qui naît, cette jeune gloire d'Edmond Rostand! Nous y rechauffons, vieux poètes, nos rêves enfin débiles et frileux.

M. Lucien Muhlfeld, dans l'*Echo de Paris* :

L'Aiglon, qui est un triomphe, est encore, et avant tout, un grand succès poétique. Le plus glorieux théâtre toujours fut en vers.....

Indéfiniment, des bravos sanctionneront, la gloire de *L'Aiglon* qui se leva, ce soir si haute, si pure, extraordinaire.

ANALYSE



EN écrivant **L'Aiglon**, M. Rostand a réalisé un rêve qu'il avait formé étant enfant, lorsque, placé en face de son lit, le portrait du Roi de Rome frappait chaque matin ses regards et lui souriait de son sourire mélancolique et doux.

L'action de **L'Aiglon** se passe, de 1830 à 1832, en Autriche.

I. — *Au premier acte*, le rideau s'ouvre sur un salon.

En une société frivole, qui ne songe qu'au plaisir, à côté de sa mère, Marie-Louise, qui s'emploie jalousement à effacer de l'esprit de son fils tout souvenir de Napoléon, le jeune duc, exaltant en son âme le souvenir de l'héritage de gloire que lui a légué son père, s'insurge constamment contre Metternich et ceux qui le tiennent prisonnier. En vain essaye-t-on de le distraire : dans la collection de papillons qu'on lui présente dans ce but, il ne veut voir que l'épinglette qui retient la pauvre bête prisonnière et aux leçons d'allemand de son professeur qui lui reproche de ne point connaître que la France se dit *Das Frankreich*, il répond fièrement :

..... Mais, pleutre,
Je n'aime pas beaucoup que la France soit neutre,

Aussi est-ce un petit scandale à la cour, lorsqu'une nouvelle lectrice, prenant sans méfiance un livre familier du prince..... (*Ce livre s'ouvre seul aux feuillets souvent lus*)... lit à haute voix des passages exaltant l'Empereur et le Roi de Rome.

Après quelques scènes d'exposition, voici l'intrigue qui commence. Voulant être agréable à son fils, Marie-Louise a fait venir de Paris un tailleur et une habilleuse apportant les dernières modes de la capitale. Or ces deux personnages ne sont autres que des conspira-



Mme Jane Grumbach (*Le Duc de Reichstadt*).

Phot. Ouvrière, Marseille.



La comtesse Camerata

Phot. Ouvrière, Marseille.

d'amour et, à la fin, à l'entrée de la favorite, Fanny Essler, qui... ô surprise !... en vient ici que pour faire en cachette un cours d'histoire (un vrai, cette fois !) à son ami et lui raconter l'épopée dans toute sa splendeur. Le rideau tombe sur le commencement de cette exquise leçon...

Et, pendant ce temps-là, la Garde impériale...

II. — *Au second acte*, nous sommes à Schœnbrunn, dans le salon particulier du duc, dit « Salon des Laques ». Dans le fond, une merveilleuse perspective du parc avec, en haut de la colline qui borne l'horizon, un arc de triomphe « La Gloriette ».

A l'ouverture du rideau, Metternich s'assure en interrogeant les valets que l'espionnage qui entoure le duc fonctionne régulièrement, et que seules les lettres insignifiantes lui parviennent, lettres d'amour pour la plupart, qui sont déchirées sans avoir été lues.

Ici se place encore une scène splendide.

Sur les instances de sa mère, on a fait revenir, auprès du duc de Reichstadt, Prokesch, un officier qu'il aimait beaucoup et avec lequel il travaillait la tactique

teurs qui viennent auprès du duc pour le décider à rentrer en France afin de s'emparer du trône.

Mais l'Aiglon ne se sent pas prêt... *Je vous demande encore trois cents nuits d'insomnie...* Gagné toutefois au projet, il promet de fuir dès le soir après qu'il aura tenté, comme il a promis à sa mère, une dernière démarche auprès de l'empereur Franz, son grand-père.

Les habilleurs partis, entrent les professeurs d'histoire que Metternich a choisis pour son impérial prisonnier.

Ceux-ci lui apprennent que, depuis 1806, il s'est passé peu d'événements importants en Europe. — « Et l'Empereur, qu'a-t-il donc fait ? demande l'Aiglon. — Quel Empereur ? s'exclament les professeurs. — Mon père. » Et, après avoir retracé la carrière de Napoléon le Grand, le duc, parlant de son père, à Austerlitz, s'écrie :

— Il dit en galopant sur le front de bandière :
« Amis, il faut finir par un coup de tonnerre ! »
Il va, tachant de gris l'état-major vermeil.
L'armée est une mer; il attend le soleil.
Il le voit se lever du haut d'un promontoire
Et, d'un sourire, il met le soleil dans l'histoire.

Puis nous assistons à une charmante scène

militaire. Un bataillon de soldats en bois sert aux démonstrations. Quel n'est pas l'étonnement de l'Aiglon en voyant que ce ne sont plus les habituels soldats autrichiens, mais toute une petite armée française, grenadiers, voltigeurs, cuirassiers, housards, qui, placée devant lui, évoque à ses yeux charniés toute l'épopée impériale! Et aussitôt, en une hâte fébrile, il les met à leur place de bataille sans entendre Metternich qui est entré... Aussi lorsque le Ministre interrompt...

Et là, passant le pont?... La garde!

s'écrie, superbe, le jeune duc en se retournant.

Mais voici Marmont qui, après avoir séjourné quelque temps au château, vient faire ses adieux au duc auquel il n'a plus rien à apprendre sur le compte de son père. S'étant toutefois permis de juger sévèrement l'Empereur, l'Aiglon, pâle d'indignation, fait comprendre à celui qui a trahi son maître que c'est à Napoléon II qu'il parle. Mais Marmont, s'excusant, admire la noble indignation du jeune homme et avoue que, s'il a abandonné l'Empereur, c'est simplement par lassitude et par fatigue de toujours parcourir l'Europe sans jamais pouvoir jouir de la vie et goûter du repos.

Et nous, les humbles... dit tout à coup un valet qui vient d'entrer et qui, sous sa livrée acceptée pour veiller sur le Roi de Rome, n'est autre que Flambeau, un vieux grenadier de la garde.

En une superbe période, il parle de la vie des soldats fanatisés par l'Empereur et le suivant partout sans murmures, heureux de conquérir et de vaincre; aussi est-ce debout que le jeune duc entend la fin de l'invective du vieux soldat.

Celui-ci est au courant de la conspiration et il conseille aussi une prompte rentrée en France : partout on n'y parle que de Napoléon II et, sur tous les objets usuels, son portrait est reproduit. Complètement remué par la vue de tous ces témoignages d'un souvenir vivace, le duc promet de s'enfuir si l'empereur Franz, son grand-père, ne lui promet pas son appui pour remonter sur le trône de France.

III.— C'est dans la même galerie des Laques que se passe le troisième acte. L'empereur Franz y reçoit des paysans croates et hongrois qui viennent lui



Flambeau

Phot. Ouvrière, Marseille



Petite Source

Phot. Ouvrière, Marseille.

présenter des suppliques. Au dernier rang des mendians, se trouve le duc de Reichstadt recouvert d'un vaste manteau.

Il vient, lui aussi, réclamer justice et demander que l'héritage de son père lui soit rendu.

D'abord indigné, le vieil empereur, peu à peu séduit par le charme de son petit-fils, va jusqu'à lui promettre qu'il l'aidera à reconquérir son trône; mais Metternich, malheureusement venu, fait habilement comprendre toutes les garanties qu'il faudrait pour que pareille chose fût possible et combien il serait dangereux de permettre à Napoléon II de rentrer en France.

Désespéré, le jeune duc rentre dans ses appartements, étroitement surveillés par les valets à la dévotion de Metternich.

Le valet chargé de veiller dans le cabinet de travail n'est autre que Flambeau. Comme il le fait chaque soir depuis un mois, il enlève sa livrée et apparaît vêtu de son uniforme de grenadier et, après avoir coiffé le haut bonnet à poil qui figure en panoplie sur une console, il saisit le fusil placé auprès et commence à monter sa garde quotidienne devant la porte, comme autrefois lorsque l'Empereur couchait à Schönbrunn dans la chambre aujourd'hui occupée par son fils.

Tout d'un coup, entre Metternich qui s'apprête à se rendre au bal qu'il offre à la cour. Apercevant sur la table le petit chapeau de Napoléon, relique pieusement conservée, il entre en fureur et revoit le temps où le conquérant habitait au château et lorsqu'il évoque le souvenir du grenadier qui précisément montait la garde dans cette pièce, il voit Flambeau qui, ayant fait un pas en avant, se trouve éclairé par un rayon de lune.

Épouvanté, le ministre croit à une hallucination, et il faut l'arrivée du roi de Rome pour qu'il revienne de sa frayeur, laissant Flambeau s'enfuir rapidement : car *il connaît le pays, il est déjà venu.*

IV. — Dans les Ruines le bal bat son plein; grâce à une substitution, le duc de Reichstadt peut s'enfuir sans que son absence soit remarquée et nous le retrouvons bientôt, entouré de ceux qui l'ont aidé à fuir, à un carrefour près du champ de bataille de Wagram.

V. — Au cinquième acte, nous sommes sur le champ de bataille de Wagram. Surpris par des cavaliers lancés à sa poursuite, l'Aiglon et Flambeau sont faits prisonniers. Ce dernier, afin de ne pas être fusillé par ses ennemis, se donne un coup de poignard au cœur et tombe mourant aux pieds de Napoléon II. Dans son agonie, il se figure encore être à la bataille de Wagram. Ses plaintes évo-

quent dans l'âme du fils de l'Empereur l'immense scène de carnage et de gloire dont cette plaine a dû être témoin et, poursuivant son rêve, celui-là fond, sabre au clair, sur le régiment autrichien qui, pour la manœuvre, vient rejoindre son colonel.

VI.— Au dernier acte, le duc est mourant dans une salle du château de Schœnbrunn.

Étendu sur sa couche, il se fait apporter son berceau tout près de son lit de mort et après s'être remémoré son existence qui s'annonçait si brillamment et finit de façon si misérable, il expire dans les bras de sa mère, tandis qu'un aide de camp lui lit le récit de son baptême.

Napoléon II vient à peine d'exhaler son dernier soupir que Metternich ordonne froidement :

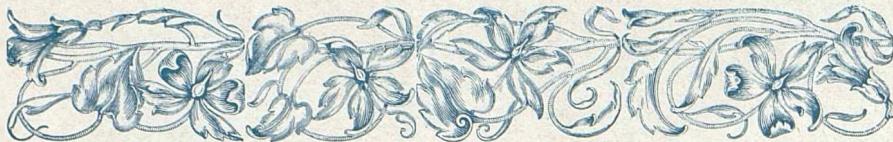
Allons, remettez-lui son uniforme blanc !



Fanny Essler

Phot. Ouvière, Marseille.





Les Artistes



M^{me} JANE GRUMBACH

C'est seulement l'incarnation du duc de Reichstadt, que je veux peindre celle qui vient de se révéler à nous sous le costume blanc du colonel autrichien.

Grande, bien faite, d'aisance distinguée, elle a toutes les formes juvéniles de ce jeune homme de vingt ans que la politique de Metternich prit roi, presque empereur — Napoléon II — transformé en un duc de Diète allemande pour la venger d'Austerlitz.

Elle a su, avec une maîtrise admirable et une virtuosité étonnante, nous donner les gestes, l'attitude, les vibrations de ce personnage dont la légende commença au berceau dans les langues du roi de Rome.

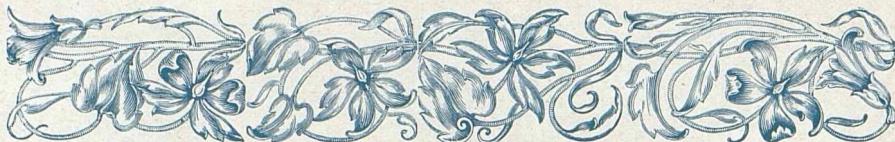
Et avec une impeccabilité qui ne dément jamais, durant six longs actes, où toujours en scène, toujours en mal de répliques, en halètement de tirades, pas une fois on ne la surprend ni en dehors, ni à côté de son rôle lourd et écrasant.

Elle est tout entière à son admirable création dont rien ne la distrait ni les bravos qui éclatent, ni les fleurs qui tombent, ni les applaudissements qui suivent sa voix, menant l'esprit des spectateurs.

C'est une admirable artiste que cette femme qui s'oublie elle-même pour nous donner la sensation complète de la fiction du poète et nous figurer la conception du héros qu'elle nous peint.

Elle nous vient de l'Odéon qui est l'antichambre de la Comédie-Française. Vraiment, en l'écoutant, en la voyant, on s'étonne qu'elle attende encore et que M. Jules Claretie ne l'ait prise par la main pour la conduire à la place que lui valent son talent et son mérite.





C'est qu'ici nous la voyons parfaite en tous points dans cet « Aiglon » qui est un rôle complexe. Tour à tour, l'artiste nous montre des qualités de forces, de grâce et de délicatesse, passant par toutes les gammes des sentiments humains, prodiguant son âme et toute la sensation de son être.

Rude et fière, devant les insolences de ce Metternich, sorte de Ruy-Blas aristocratique ; caressante avec l'empereur Joseph dont le cœur se souvient parfois qu'il est grand-père ; cinglante et hautaine en face de Marmont qui fut traître ; douce, aimable, amicale près de son dévoué Prokesch ; enthousiaste en compagnie de Flambeau, sympathisant l'image de la véritable patrie perdue ; filiale, mais en nuances de froideur, quand elle rencontre cette insouciante et frivole Marie-Louise, mère oublieuse, ne songeant qu'à son amant, M^{me} Grumbach est juste toujours et rend jusqu'aux demi-teintes les imprécisions de son rôle.

Son succès est grand.

Aussi il me semble qu'en voyant l'enthousiasme où nous porte son incontestable talent, elle doit être consolée de bien de choses amères de la vie.

N'est-ce pas là d'ailleurs la satisfaction cherchée par toute âme d'artiste ?

Aussi ce n'est pas une des moindres curiosités de l'aller étudier et de surprendre le caractère très inédit et très artiste qu'elle donne à son rôle.

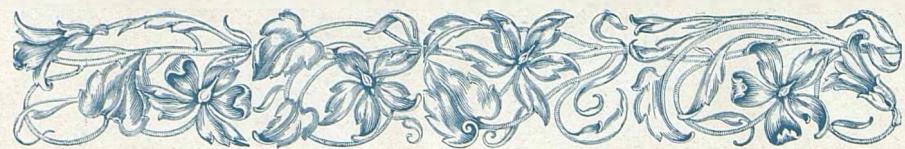


M. JACQUES VOLNYS

Rôle de METTERNICH

Né à Blois en 1869, débute au Théâtre Blanc, entre au Vaudeville, crée *Madame Sans-Gêne*, *La Douloureuse*, *Le Partage*, etc., fait la tournée de *Cyrano de Bergerac* où il joue plus de 400 fois le rôle de « Christian de Neuvillette ». Rentre au Vaudeville et fait deux tournées en Europe avec M^{me} Réjane ; est engagé au théâtre Sarah-Bernhardt pour jouer *L'Aiglon*, choisi spécialement pour le rôle de « Metternich » en tournée par M^{me} Sarah-Bernhardt qui vient de lui signer un nouvel engagement à son théâtre à de brillantes conditions.





MAURICE SCHUTZ

Né à Paris en 1866. Bachelier ès lettres. Entre au Conservatoire chez Got. Après trois ans, sort lauréat et entre à l'Odéon avec Porel et Réjane. Joue deux ans le répertoire classique et le Shakespeare. Suit Porel au Grand Théâtre. Crée « Taraxion », de *Lysistrata*; « Gonidec », de *Pêcheurs d'Islande*, et reprend *Sapho*. Suit Porel au Vaudeville : crée M^{me} *Sans-Gêne*. Va passer un an au théâtre royal du Parc, à Bruxelles, où il joue « Balthazar », de *l'Arlésienne*, et *Tête de Linotte* et les *Lionnes Pauvres* avec Maria Legault. Rentre à Paris, aux Variétés. Joue la *Vie Parisienne*, la *Périchole* et le *Petit Faust*. Crée « Casimir », du *Carnet du Diable*; « Gontran », du *Pompier de Service* et divers autres rôles. Engagé chez Sarah Bernhardt, joue le « Fossoyeur », d'*Hamlet*; la *Dame aux Camélias*, et crée enfin l'Attaché français, dans l'*Aiglon*, qu'il joue 237 fois. Officier d'Académie en 1897.



Tournées Artistiques Européennes

◆ ◆ ◆

A. DUSART

55, Rue de Clichy, à PARIS

◆ ◆ ◆

Organisations de Soirées, Concerts

Représentations, Attractions, etc.



